



**"UT MENS NOSTRA
CONCORDET VOCI
NOSTRÆ"**

"DE SORTE QUE NOTRE ESPRIT SOIT À L'UNISSON DE NOTRE VOIX."

(RÈGLE DE SAINT BENOÎT C. 19)

*LE GRÉGORIEN, "CHANT PROPRE DE L'ÉGLISE",
EN TANT QU'IL EST LE LIEU PRIVILÉGIÉ D'UNE HARMONIE
ENTRE LE CORPS ET L'ÂME ;
APPLICATION AU CHANT PAROISSIAL.*

**CONFÉRENCE PRONONCÉE
PAR LE TRÈS RÉVÉREND PÈRE DOM JEAN PATEAU,
ABBÉ DE NOTRE-DAME DE FONTGOMBAULT,
AU JUBILÉ D'UNA VOCE.**

(50MN-1H)

PARIS, LE SAMEDI 4 OCTOBRE 2014, 17H35

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	3
I. UT MENS NOSTRA..., L'ENSEIGNEMENT DE SAINT BENOÎT.....	5
1. <i>Saint Thomas.....</i>	5
2. <i>Dom Delatte et Dom Guéranger.....</i>	6
3. <i>Fidélité de Dieu et foi.....</i>	7
4. <i>Être ou faire semblant.....</i>	7
II. IN CORDE ECCLESIAE ..., DANS LE CŒUR DE L'ÉGLISE.....	8
1. <i>Un chant pour tous reçu de l'Église.....</i>	8
2. <i>Principe de la restauration liturgique de Solesmes.....</i>	10
3. <i>Le chant grégorien, don de l'Église.....</i>	10
III. ASPECTS PRATIQUES.....	11
1. <i>L'écoute.....</i>	11
2. <i>La pose de voix.....</i>	12
3. <i>Suivre un chemin pour entrer dans la paix de Dieu.....</i>	13
4. <i>Grégorien cultuel et grégorien culturel.....</i>	13
5. <i>Humilité.....</i>	15
6. <i>Beauté.....</i>	15
CONCLUSION.....	16

INTRODUCTION

Après avoir minutieusement organisé l'office divin en onze chapitres d'une Règle qui en contient soixante-treize, saint Benoît ajoute un douzième chapitre que les commentateurs ont intitulé : *Comment faut-il psalmodier ?*

Nous croyons, écrit saint Benoît, que la divine présence est partout et que « les yeux du Seigneur regardent en tout lieu les bons et les méchants ». Cependant croyons-le surtout, sans le moindre doute, quand nous nous tenons à l'Office divin.

Aussi souvenons-nous toujours de ce que dit le prophète : « Servez le Seigneur dans la crainte », et encore : « Psalmodiez avec attention », et : « En présence des anges je vous chanterai des psaumes. » Considérons donc comment il faut être sous le regard de la divinité et de ses anges, et tenons-nous pour psalmodier de telle sorte que notre esprit soit à l'unisson de notre voix. (Ut mens nostra concordet voci nostræ).¹

Le verbe retient l'attention : *concordet*. *Concordare*, vient de *concors*, *cum cors* : uni de cœur, en accord, en harmonie. Que notre esprit soit en harmonie avec notre voix. Le terme est à propos s'agissant du chant de l'Office divin. Cette harmonie apparaît comme la conséquence d'une tenue appropriée à la psalmodie, en présence de Dieu et des anges.

– Si l'esprit et la voix doivent être en harmonie, on peut s'étonner de la référence choisie par saint Benoît : c'est l'esprit qui doit s'accorder à la voix. Peut-être aurait-on préféré : *Ut vox nostra concordet menti nostræ*. Autrement dit que nous chantions selon notre cœur.

Il ne semble donc pas inutile dans une **première partie** de réfléchir sur ces quelques mots afin d'en tirer quelques conséquences pour le chanteur et celui qui l'écoute.

– L'harmonie désirée du corps et de l'âme ne saurait se limiter au seul individu. Dans le cadre de la chorale, de la paroisse, du diocèse, le sujet prend place au sein d'un groupe, d'une communauté. Celle-ci existe au sein même de l'Église, Corps Mystique du Christ dont le cardinal Charles Journet aimait à dire que l'Esprit-Saint en est l'Âme créée. Dans un **deuxième temps**, nous considérerons une harmonie d'un échelon supérieur qui doit exister entre Corps et Âme créée de l'Église, entre les membres de la communauté et le principe spirituel qui tient la communauté dans l'existence.

¹ – *Ubique credimus divinam esse præsentiam et oculos Domini in omni loco speculari bonos et malos, maxime tamen hoc sine aliqua dubitatione credamus cum ad opus divinum adsistimus. Ideo semper memores simus quod ait propheta : Servite Domino in timore (Ps. 2,11), et iterum : Psallite sapienter (Ps. 46,8), et : In conspectu angelorum psallam tibi (Ps. 137,1). Ergo consideremus qualiter oporteat in conspectu divinitatis et angelorum eius esse, et sic stemus ad psallendum ut mens nostra concordet voci nostræ. (Regula sancti Benedicti, c. XIX)*

– Enfin, le concile Vatican II, dans la constitution *Sacrosanctum Concilium*, rappelle que : « *La musique sacrée sera d'autant plus sainte qu'elle sera en connexion plus étroite avec l'action liturgique, en donnant à la prière une expression plus suave, en favorisant l'unanimité ou en rendant les rites sacrés plus solennels*². »

Harmonie du chant grégorien avec l'action liturgique, unanimité des fidèles, autant de points qui seront évoqués dans une **troisième partie** au caractère plus pratique.

Dom Olivier Rousseau dans son *Histoire du mouvement liturgique* écrivait en 1945 :

*La question du chant grégorien est une des questions les plus importantes dans le Mouvement liturgique... Elle est — et a été de fait — un des éléments principaux de l'attachement du peuple aux cérémonies de l'Église ; c'est par le chant que le peuple s'associe à l'action sacerdotale ; il est pour lui une sorte de ministère. Son emprise est grande sur la masse, et tous ceux qui se sont occupés d'action liturgique au sein des communautés paroissiales, dans les collèges et les instituts, ont toujours été d'accord pour dire que la première manière d'intéresser les fidèles, les foules spécialement, à la liturgie, c'est de les faire chanter. L'esprit s'empare des individus dans le chant collectif, stimule leur enthousiasme et élève leurs cœurs à l'unisson vers les régions supérieures où la liturgie doit les entraîner.*³

La constitution conciliaire citée plus haut enseignera moins de vingt ans plus tard que : « *L'Église reconnaît dans le chant grégorien le chant propre de la liturgie romaine ; c'est donc lui qui, dans les actions liturgiques, toutes choses égales d'ailleurs, doit occuper la première place*⁴. »

Le constat s'impose cependant : l'articulation entre le chant grégorien et les autres formes de musique sacrée s'est pratiquement faite au détriment du chant grégorien. Celui-ci, au mieux, est demeuré une norme, une perfection, qui ne semble plus adaptée à la situation actuelle. Vaudrait-il alors la peine de se battre pour un chant qui ne serait plus un chant pour tous ?

2 – Vatican II, *Sacrosanctum Concilium*, n° 112.

3 – Dom Olivier Rousseau, *Histoire du mouvement liturgique*, Cerf Paris 1945. p. 165-166.

4 – Vatican II, *Sacrosanctum Concilium*, n° 116.

I. *UT MENS NOSTRA...*, L'ENSEIGNEMENT DE SAINT BENOÎT.

Ut mens nostra concordet voci nostræ. Pour le Père des moines d'Occident, nous l'avons dit, la référence ce n'est pas notre esprit, mais la voix, ce que dit la voix. La vie de l'âme doit venir y puiser, s'alimenter à la parole.

La parole est portée par le son ! Un son néanmoins ne suffit pas, comme le souligne Aelred de Rievaulx : « Le son ne doit pas être préféré au sens, mais il devrait être combiné avec le sens, de manière à être une aide pour une plus grande ferveur⁵. » L'homme est un être intelligent et s'adresse à un être intelligent.

1. *Saint Thomas*

Saint Thomas à la question 83^{ème} de la *Secunda Secundae*, consacrée à la prière, se demande à l'article 13 si l'attention est requise pour la prière.

La question, répond-il, se pose surtout pour la prière vocale. Pour la résoudre il faut savoir que « nécessaire » s'entend de deux façons : On peut l'entendre de ce qui permet de mieux atteindre sa fin ; en ce sens l'attention est absolument nécessaire à la prière. - Mais ce mot désigne aussi ce sans quoi une réalité n'obtient pas son effet. Or les effets de la prière sont au nombre de trois. Le premier est commun à tous les actes informés par la charité : c'est le mérite. Pour l'obtenir il n'est pas nécessaire que l'attention accompagne la prière d'un bout à l'autre, mais le dynamisme de l'intention initiale rend méritoire l'ensemble de la prière, comme cela se produit pour les autres actes méritoires. Le deuxième effet est propre à la prière : c'est d'obtenir ce qu'on y demande. Là encore il suffit de l'intention première que Dieu regarde principalement. Si elle manque, la prière ne comporte ni mérite ni efficacité pour obtenir. Car Dieu, dit saint Grégoire, n'écoute pas la prière qu'on fait sans s'appliquer. La prière a un troisième effet, qu'elle produit dans l'âme par sa présence même. C'est une certaine réfection spirituelle qui, elle, requiert nécessairement une prière attentive. Comme dit saint Paul (1 Co 14,14) : « Si ma langue seule prie, mon esprit ne recueille aucun fruit. »

On remarque cependant, poursuit saint Thomas qu'on peut donner à la prière vocale trois sortes d'attention. 1° On peut prêter attention aux mots eux-mêmes pour ne pas se tromper. 2° Ensuite au sens des mots. 3° À ce qui est la fin de la

5 – Aelredus Rievallensis, *Speculum charitatis*, I, 23 (PL 195: 571) : *Non enim sensui praeferendus est sonus: sed sonus cum sensu ad incitamentum majoris affectus plerumque admittendus.*

prière, c'est-à-dire à Dieu et à l'objet de la demande ; c'est la plus nécessaire. Elle est à la portée même des gens sans instruction, et parfois cet élan spirituel qui nous porte vers Dieu est si fort qu'on en oublie tout le reste, dit Hugues de Saint-Victor.

Cette distinction de l'attention : *ad verbum, ad sensum, ad Deum* : aux paroles, au sens, enfin à Dieu, souligne la faiblesse de notre humanité. Les références scripturaires invoquées par saint Thomas sont d'ailleurs intéressantes.

Dans les objections, il cite saint Jean, l'apôtre au cœur brûlant : « Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et vérité (Jn 4,24). » puis saint Basile : « « N'implorons pas le secours divin avec nonchalance, l'esprit errant ici et là ; loin d'obtenir ce qu'on demande, c'est bien plutôt ainsi qu'on irrite Dieu. » Il remarque cependant au *Sed contra* que « les saints eux-mêmes éprouvent parfois en priant le vagabondage de l'esprit. "Mon cœur m'a délaissé", dit le Psalmiste (40, 13). » Enfin, la solution 3^{ème} clôt la question par un appel à la miséricorde :

Si c'est de propos délibéré que l'esprit vagabonde dans la prière, c'est un péché qui entrave son résultat... Mais la distraction involontaire n'enlève pas le fruit de la prière, dit saint Basile : « Si, affaibli par le péché, tu ne peux te fixer dans la prière, Dieu te pardonnera ; car ce n'est pas par négligence, mais par fragilité que tu ne peux, comme il faudrait, demeurer en sa présence. »

2. Dom Delatte et Dom Guéranger

Dom Guéranger, restaurateur de l'abbaye de Solesmes en 1833, invitait ses novices au zèle pour l'Office divin :

Les Frères considéreront que l'Église emploie constamment le chant dans le service divin pour exprimer l'ardeur des sentiments que l'Esprit Saint produit en elle. Ils en concluront que la disposition avec laquelle ils doivent tendre à célébrer l'Office divin doit être une disposition d'enthousiasme pour les divins mystères, et s'efforceront de vérifier en eux la parole de notre bienheureux Père saint Benoît, quand il dit que notre âme doit être d'accord avec notre voix.⁶

Dom Guéranger parle à des moines et à des moniales... Si ceux-ci doivent **s'efforcer** de vérifier en eux l'accord de l'âme avec la voix, même parfois..., même souvent... après de longues années au cloître, c'est que cet accord n'est pas si immédiat pour nos âmes volages et superficielles.

Dom Delatte, troisième Abbé de Saint-Pierre de Solesmes, commentant le texte de saint Benoît, ajoutait :

*Il convient que notre intelligence **sache à qui s'adressent** paroles et mélodies ; il convient qu'elle soit **attentive à la pensée du Psalmiste et de l'Église**. Il convient que notre cœur s'échauffe réellement tandis que notre voix retentit. Et, pour achever l'harmonie, notre vie elle-même se mettra d'accord avec notre pensée, notre amour et notre voix. Alors, mais alors seulement, **la liturgie aura atteint son double but : honorer Dieu et nous sanctifier**⁷.*

6 – Dom Guéranger, *Notions sur la vie religieuse*, Solesmes 1855, p. 21.

7 – Dom Paul Delatte, *Commentaire sur la Règle de saint Benoît*, Solesmes 1985, p. 215.

La question se pose donc, alors que nous nous apprêtons à chanter : À qui nous adressons-nous ? Sommes-nous attentifs à la pensée du psalmiste, de l'Église ?

3. Fidélité de Dieu et foi

Dieu est fidèle, *Fidelis Deus* répète saint Paul (cf. 1Co 1,9 ; 10,13 ; 1Tm 5,24 ; 1,18 ; 2Th 3,3 ; 2Tm 2,13). L'attention est une grâce qu'il faut demander au Seigneur. Les anciens missels contiennent une oraison destinée à être récitée par le prêtre lors de la préparation à la célébration de la Messe :

*Inclinez, Dieu très doux, les oreilles de votre bonté vers nos prières et illuminez nos cœurs par la grâce du Saint-Esprit ; de sorte que nous méritions de servir dignement vos mystères et de vous aimer par une éternelle charité.*⁸

De même, les moines au début de l'Office récitent-ils également cette belle prière :

*Ouvrez mes lèvres, Seigneur afin qu'elles bénissent votre saint Nom ; purifiez également mon cœur de toutes pensées vaines, perverses et étrangères ; éclairez mon intelligence, enflammez ma piété, afin que je puisse réciter cet office avec dignité, attention et dévotion, et mériter d'être exaucé en présence de votre Majesté divine.*⁹

À la fidélité de Dieu, doit répondre l'ardeur de la foi.

La foi infuse, disait le Père Garrigou Lagrange, est comme une faculté d'audition surnaturelle, comme un sens musical supérieur qui nous permet d'entendre les harmonies spirituelles du Royaume des Cieux, qui nous permet d'entendre en quelque sorte la voix de Dieu par les prophètes et par son Fils, avant que nous soyons admis à Le voir face à face.

*Entre l'incrédule qui étudie l'Évangile, et le croyant, il y a une différence semblable à celle qui existe entre deux auditeurs d'une symphonie de Beethoven : lorsque l'un des deux a le sens musical et l'autre ne l'a pas. Tous les deux entendent toutes les notes de la symphonie, mais un seul saisit le sens et l'âme de cette symphonie.*¹⁰

4. Être ou faire semblant

Blandine-Dominique Berger dans un ouvrage intitulé *Le drame liturgique de Pâques du X^e au XIII^e siècle, Liturgie et théâtre*¹¹ précise les deux pôles entre lesquels s'inscrit la

8 – *Aures tuæ pietatis, mitissime Deus, inclina precibus nostris, et gratia Sancti Spiritus illumina cor nostrum : ut tuis mysteriis digne ministrare, teque æterna caritate diligere mereamur.*

9 – *Aperi, Domine, os meum ad benedicendum nomen sanctum tuum : munda quoque cor meum ad omnibus vanis, perversis et alienis cogitationibus ; intellectum illumina, affectum inflamma, ut digne, attente ac devote hoc Officium recitare valeam, et exaudiri merear ante conspectum divinæ Majestatis tuæ.*

10 – Père Garrigou Lagrange O.P., *Les trois âges de la vie intérieure*, I, Cerf 1938, p.69-70.(Mad 1-16/3)

11 – Blandine-Dominique Berger, *Le drame liturgique de Pâques du X^e au XIII^e siècle, Liturgie et théâtre*, Coll. Théologie historique 37, Beauchesne, Paris 1976.

présence à l'Office. La formulation de la question est simple : Quelle différence y a-t-il entre l'acteur jouant sur les planches et le ministre qui célèbre la liturgie ? Le théâtre moderne naît entre autre dans les courtes mises en scène de la résurrection du Christ à la fin des matines de Pâques, *Visitatio sepulchri*, appelée d'une manière assez inexacte « drame liturgique », qui sont nées au x^e siècle et devaient prendre une grande ampleur aux XII^e et XIII^e siècles. Aux yeux de l'auteur, lorsque les trois moines en vêtements liturgiques se rendent au sépulcre pour y être accueillis par un diacre qui leur dit le célèbre : *Quem quaeritis in sepulchro, Christicolae ?*, il s'agit toujours de la liturgie pascale. Quand les moines « font semblant » de chercher, ils franchissent le seuil du théâtral.

Être ou faire semblant...

Si la foi est vivante, rappelait le pape émérite Benoît XVI, aujourd'hui aussi nous pouvons répondre à l'impératif qui se répète toujours à nouveau dans les Psaumes: "Chantez au Seigneur un chant nouveau". Créativité, innovation, chant nouveau, culture nouvelle et présence de tout l'héritage culturel dans la vitalité de la foi ne s'excluent pas, mais sont une unique réalité ; ils sont la présence de la beauté de Dieu et de la joie d'être ses fils.¹²

Être ou faire semblant, beauté de Dieu et joie d'être ses fils, les réflexions de cette première partie valent pour toutes prières. Mais le chant liturgique revêt des caractères particuliers qu'il nous faut maintenant examiner dans une seconde partie.

II. *IN CORDE ECCLESIAE ...*, DANS LE CŒUR DE L'ÉGLISE.

1. Un chant pour tous reçu de l'Église

Pour Saint Augustin, « *Ce qui sort de la bouche d'un seul sort du cœur de tous¹³* ». Devant tous, le chantre est aussi pour tous. Saint Benoît précise, en citant le psaume 138,1 : « *En présence des Anges je vous chanterai des psaumes* », que le chantre est membre d'une grande assemblée qui, outre les hommes, comprend la cour céleste.

À travers le chant comme à travers la liturgie, s'impriment en tous les traits du Fils de Dieu. Pour tous, la voix devient source de vie. Le chant mérite sa place au sein de la liturgie dans la mesure, et dans la mesure seulement, où il fait entrer dans le mystère de Dieu.

Parmi toutes les compositions, le chant grégorien, riche du contenu de la Sainte Écriture, riche de la sagesse qui a présidé à sa composition, fruit du travail de nombre de saints, tient une place de choix.

12 – Benoît XVI, Audience du mercredi 21 mai 2008 consacrée à Romanos le Mélode, théologien, poète et compositeur.

13 – Traité X sur St Jean, n° 7 : *Quod cantabatur ab uno, de omnibus cordibus resonabat.*

Jean-Paul II, dans le Chirographe du 22 novembre 2003 donné à l'occasion du centenaire du Motu proprio *Tra le sollecitudini*, réaffirmait cette place :

Saint Pie X soulignait que l'Église l'a "hérité des pères antiques", l'a "jalousement conservé au cours des siècles dans ses codes liturgiques" et encore aujourd'hui le "propose aux fidèles" comme une forme qui lui est propre, en le considérant "comme le modèle suprême de la musique sacrée". Le chant grégorien continue donc d'être aujourd'hui encore un élément d'unité de la liturgie romaine.

En 1966, Paul VI a fermement demandé aux communautés religieuses de conserver la récitation de l'Office en latin et par là-même en grégorien :

Sans doute, disait-il, la langue latine offre-t-elle aux novices de vos saintes milices quelques difficultés, même assez lourdes ? Mais celles-ci ne sont pas telles qu'elles ne puissent être surmontées... Du reste, ces prières pleines de force et de noble majesté, continueront à attirer à vous les jeunes, appelés au service de Dieu...

De la même Église, qui, pour des raisons pastorales et la commodité du peuple, qui ignore le latin, a introduit dans la Sainte Liturgie l'usage des langues vulgaires, vous recevez aujourd'hui le mandat de conserver — tant en ce qui concerne la langue, qu'en ce qui concerne le chant — la traditionnelle dignité, la beauté et la gravité de l'Office choral.¹⁴

Aujourd'hui une redécouverte du chant grégorien s'impose non seulement comme la mise à jour d'un trésor enfoui, presque oublié, mais surtout comme l'humble acceptation d'un moyen éminent de sanctification recommandé par l'Église et son Magistère.

Une purification du chant sacré et de ses interprétations s'avère également nécessaire, en vue de lui redonner une dimension verticale et de le rendre ainsi à sa vocation. Une telle nécessité n'est d'ailleurs pas nouvelle.

Écoutons Hector Berlioz assistant à Rome en 1831 à une Messe solennelle :

Un amphithéâtre assez vaste, élevé devant l'orgue, était occupé par une soixantaine d'exécutants. Ils commencèrent par s'accorder à grand bruit, comme ils l'eussent fait dans un foyer de théâtre ; le diapason de l'orgue, beaucoup trop bas, rendait, à cause des instruments à vent, son adjonction à l'orchestre impossible. Un seul parti restait à prendre, se passer de l'orgue. L'organiste ne l'entendait pas ainsi ; il voulait faire sa partie, dussent les oreilles des auditeurs être torturées jusqu'au sang ; il voulait gagner son argent, le brave homme, et il le gagna bien, je le jure, car de ma vie je n'ai ri d'aussi bon cœur. L'orchestre couvrait assez bien [l'orgue] dans les tutti, mais quand la masse instrumentale venait à frapper un accord sec, suivi d'un silence, l'orgue, dont le son traîne un peu, on le sait, demeurait alors à découvert et laissait entendre un accord plus bas d'un quart de ton que celui de l'orchestre, produisant ainsi le gémissement le plus atrocement comique qu'on puisse imaginer.

Pendant les intervalles remplis par le plain-chant des prêtres, les concertants, incapables de contenir leur démon musical, préludaient hautement, tous à la fois, avec un incroyable sang-froid ; la flûte lançait des gammes en ré ; le cor

14 – Paul VI, Lettre *Sacrificium Laudis* du 15 août 1966 aux Supérieurs Généraux des communautés religieuses astreintes à la récitation chorale de l'Office.

sonnait une fanfare en mi bémol ; les violons faisaient d'aimables cadences, des gruppetti charmants ; le basson, tout bouffi d'importance, soufflait ses notes graves en faisant claquer ses grandes clés, pendant que les gazouillements de l'orgue achevaient de briller ce concert inouï.¹⁵

Exhibition musicale, ou invitation à entrer dans le mystère ?

2. Principe de la restauration liturgique de Solesmes

À la même époque, un jeune prêtre du diocèse du Mans découvrait le missel Romain, « ce cher missel qui parlait comme les Saints Pères, tandis que l'autre parlait comme le premier venu¹⁶ ». Devenu moine puis abbé, il allait engager ses fils dans l'immense travail que fut la restauration grégorienne. Les caractères d'antiquité, d'universalité, d'autorité, et d'onction, discernés autrefois dans la liturgie romaine, se retrouvaient dans le chant grégorien. Au soir du 10 juillet 1833, date de la reprise de vie monastique à Solesmes, choix était fait de reprendre l'office choral. Alors que le chant grégorien était exécuté de manière martelée, le jeune supérieur enseignait à ordonner la phrase comme un tout, grâce à une bonne diction du texte, au rythme et à l'accentuation ; priorité était donc donnée au sens. Mais, il fallait aller plus loin, ne pas se limiter au texte mais restaurer la mélodie, **retrouver un chant qui prie et fasse prier**, une véritable prière chantée de l'Église, un chant aussi qu'un chœur nombreux puisse interpréter. En 1856, l'atelier de paléographie de Solesmes était né.

3. Le chant grégorien, don de l'Église

Cette œuvre, dom Guéranger l'initie non seulement pour ses moines mais aussi par fidélité à l'Église et à son patrimoine. Le chant grégorien n'est pas seulement une affaire de moines !

Benoît XVI, dans la lettre du 13 mai 2011, au grand chancelier de l'Institut pontifical de musique sacrée à l'occasion du centenaire de la fondation de l'institut rappelait que :

Parfois..., des éléments qui se retrouvent dans "Sacrosanctum Concilium", tels que, précisément, la valeur du grand patrimoine ecclésial de la musique sacrée ou l'universalité qui est caractéristique du chant grégorien, ont été considérés comme l'expression d'une conception correspondant à un passé à dépasser et à ignorer, car limitant la liberté et la créativité de l'individu et des communautés. Mais, nous devons toujours nous demander à nouveau : qui est l'authentique sujet de la liturgie ? La réponse est simple : l'Église. Ce n'est pas l'individu ou le groupe qui célèbre la liturgie, mais celle-ci est tout d'abord une action de Dieu à travers l'Église, qui possède son histoire, sa riche tradition et sa créativité.

Membre du Corps qu'est l'Église, l'individu doit se laisser éduquer par elle qui, telle une mère, sait ce qui est bon pour ses enfants. Faire humblement sien sa pensée, chercher à la

15 – Hector Berlioz, *Mémoires*, I, chronologie et introduction de Pierre Citron, Garnier Flammarion, p. 245-246, Paris, 1969.

16 – Dom Guéranger, *Manuscrit autobiographique*.

comprendre et à la mettre en pratique, c'est assurément s'orienter justement pour grandir dans l'union au mystère de Dieu.

L'objection que le grégorien serait trop austère vaut-elle vraiment ? Ce chant n'aurait-il pas un message propre à communiquer ? Ne serait-ce pas son message qui fait peur, parfois même au chrétien ? Son message c'est Dieu. Le grégorien n'a pas sa fin en soi, il est prière et n'existe que pour servir. Comme il est réconfortant d'entendre au sortir des offices monastiques des fidèles marqués par l'atmosphère de profondeur qui s'y dégage. Les âmes des laïcs n'auraient-elles pas les mêmes besoins que celles des moines ? La rechristianisation de la société pourrait-elle faire l'économie d'une redécouverte de l'intériorité ? Le chant grégorien par l'attitude d'âme faite de révérence, d'adoration, d'humilité, de confiance, de joyeux abandon, invite précisément au cœur à cœur avec Celui qui veut faire sa demeure dans le cœur de l'homme. Il conduit du corps vers l'Esprit qui vivifie toutes choses et est à l'origine de toute sanctification.

Écoutons Dom Gajard :

Si le chant grégorien n'est pas un sacrement, il est du moins un sacramental, comme la liturgie, dont il fait partie intégrante ; c'est-à-dire qu'il opère "ex opere operantis Ecclesiae", par la vertu de l'Église qui prie par lui. Il n'est pas en effet une prière individuelle, si belle qu'elle soit, mais la prière de l'Église en tant que telle ; nos pauvres individualités doivent s'effacer et disparaître dans le grand courant de l'Église, le corps social du Christ.¹⁷

Au regard de la première partie, la perspective s'est inversée. Le chœur reçoit son chant de l'Église, elle-même mue par l'Esprit. Le rôle important de médiation est ainsi souligné : de l'Esprit (avec un grand E) aux esprits par l'Église, par le chant ; par nos voix. Néanmoins, il appartiendra de vérifier que les acteurs, que les formes utilisées, par la liturgie et le chant, pour effectuer cette médiation, sont aptes à accomplir ce qu'on attend d'eux.

III. ASPECTS PRATIQUES

Poursuivons donc la réflexion en relevant quelques qualités attendues du chanteur ou du chant liturgiques.

1. L'écoute

Le premier mot de la Règle de Saint Benoît est *Ausculata*, Écoute ! Pour celui qui cherche Dieu, qu'il soit chanteur ou qu'il participe par le silence à la liturgie, c'est le B. A. BA.

N'est-il pas vrai, écrivait Dom Delatte dans ses Notes sur la vie Spirituelle que la célébration solennelle de l'office divin exerce une fonction de charité

17 – *L'expression dans le chant grégorien*, R. G., 1934 ; repris dans *Les plus belles mélodies grégoriennes commentées par Dom Gajard*, Solesmes, p. 14.

auprès du prochain ? Elle s'adresse, par ses sens, à son intelligence et à son âme, et descend jusqu'aux profondeurs de sa foi. Peut-être est-ce la plus efficace de toutes les prédications, celle que tous comprennent lorsque l'éducation surnaturelle première n'a pas été complètement négligée. Toutes les âmes baptisées recueillent le sens des cérémonies, des chants, des prières, des offices de l'Église, lorsque tout s'accomplit avec intelligence et gravité.

Le chanteur n'est pas dispensé de cette accueilance. Un musicothérapeute écrivait :

L'écoute est adaptation et réconcilie l'être avec lui-même et les autres. L'appareil de réglage est l'oreille, mais le baromètre en est la voix, car l'écoute est disponibilité du corps tout entier. Elle nous met en rapport avec le silence de notre intériorité et nous invite à mettre en résonance ce qui cherche à s'extérioriser en nous. Se mettre en route pour devenir un écoutant demande une consécration de tous les instants. Écouter, c'est être pleinement présent et cela ne supporte pas l'à-peu-près, mais nécessite la totalité de soi...¹⁸

Sur le chemin de Dieu comme sur le chemin des autres, à travers le silence, la parole et le chant, savoir écouter est primordial. L'écoute, de plus, affine la voix, faisant de la voix comme son reflet.

2. La pose de voix

Plus de deux cent cinquante ans après la mort de Grégoire, grâce à la volonté de Charlemagne, la réforme grégorienne avait commencé à être imposée partout dans l'Empire. Il est intéressant de relever les propos de Jean Diacre, reflétant une unité, une catholicité, qui s'instaure, non sans difficulté, chez nos ancêtres toujours un peu gaulois... :

Les Germains et les Gaulois, entre autres races européennes, purent goûter d'une manière singulière et assimiler la douceur de cette mélodie. Ils ne réussirent pas toutefois à en conserver la pureté originelle, tant à cause de leur légèreté d'esprit – ils mêlèrent des chants de leur propre crû à ceux de saint Grégoire – qu'à cause de leur rusticité naturelle. Les races transalpines, en effet, avec leurs voix rauques et tonitruantes, sont incapables de rendre correctement la beauté du chant qu'ils ont reçu : à cause de la grossièreté de leurs gosiers ivrognes, lorsqu'ils s'efforcent d'exécuter l'admirable cantilène « romaine » avec les inflexions et les répercussions, c'est comme si leurs voix rustres faisaient vibrer l'air du vacarme confus de chariots grinçant en déboulant des marches ! Ce faisant, bien loin d'émouvoir l'âme des auditeurs, ils les énervent, les exaspèrent, les horripilent.¹⁹

18 – Jacques Bonhomme, *La voix énergie*, Editions Dangles, Collection « Psycho-soma », 1998, p.10.

19 – Jean Hymonides dit le Diacre, moine du Mont Cassin (v. 824 † av. 882), *Vita S. Gregorii Magni*, lib. II, 7 : « *Hujus modulationis dulcedinem inter alias Europæ gentes Germani seu Galli discere crebroque rediscere insigniter potuerunt, incorruptam vero tam levitate animi, quia nonnulla de proprio Gregorianis cantibus miscuerunt, quam feritate quoque naturali, servare minime potuerunt. Alpina siquidem corpora, vocum suarum tonitruis altisone perstreptentia, susceptæ modulationis dulcedinem proprie non resultant, quia bibuli gutturus barbara feritas, dum inflectionibus et repercussionibus mitem nititur edere cantilenam, natarali quodam fragore, quasi plaustra per gradus confuse sonantia rigidas voces jactat, sicque audientium animos, quos mulcere debuerat, exasperando magis ac obstrependo conturbat.* »

Travailler la pose de voix ne sera sans doute pas inutile même de nos jours... Il y a des façons de chanter qui n'ont pas de place dans le cadre liturgique.

3. Suivre un chemin pour entrer dans la paix de Dieu

Ensuite, le chant et son interprétation théorique doivent être adaptés à leur objet. À Solesmes, le chant adopte un style sans heurts²⁰ qui impressionne les hôtes et les pèlerins par sa majesté tranquille :

Vrai, l'art grégorien l'est, disait un disciple de Dom Gajard, le Père Le Méhauté, par sa langue musicale, tout entière adaptée à son objet, et comme hiératisée : libérée de tout ce qui pourrait altérer la fermeté, la noblesse et la pureté de sa ligne, comme l'écoulement tranquille et harmonieux du mouvement sonore : pas de sensible, pas de chromatisme, pas de grands intervalles, pas de syncope, pas de divisibilité du temps premier, quelque chose, en somme, d'éminemment tranquille, sobre austère, dépouillé... Austérité d'ailleurs qui a sa compensation, et magnifique, dans la souplesse infinie qui lui vient de sa modalité et de son rythme, avec la multiplicité des échelles modales et les incessantes modulations, d'où naît une variété, une flexibilité, une richesse d'expression inconnues de notre musique moderne ; qui lui vient également de la liberté totale du rythme antique, affranchi de notre "mesure", de notre carrure, de nos temps forts, bref, de tout élément matériel et mécanique. De tous ces facteurs réunis, naît une impression exquise de calme, d'équilibre, de sérénité, de profondeur, et aussi de liberté et d'épanouissement joyeux. Musique merveilleuse dans sa sobriété saine, d'une parfaite distinction, expressive au plus point, et pourtant toujours disciplinée et maîtresse d'elle-même, tout entière au service de l'esprit, informée et vivifiée par lui, capable de se prêter aux plus intimes et délicats sentiments du cœur et de l'âme. N'est-ce pas l'idéal pour un art tout entier voué à la prière ?²¹

4. Grégorien cultuel et grégorien culturel

Le chant grégorien est né pour la liturgie. Sa place est à l'église. Comme guide pour le travail de restitution, Dom Guéranger a fait le choix du chœur :

Alors que, à la même période du XIX^e siècle, tant de musicologues allaient s'épuiser à fouiller les bibliothèques de l'Europe et à découvrir partout de nouveaux dépôts de manuscrits, à publier force découvertes aussitôt abandonnées et à discuter mille hypothèses imaginaires, l'abbé de Solesmes avait choisi la meilleure part : le chœur, l'incomparable école du chant quotidien de la Messe et de l'office. C'est bien ici le secret de Solesmes. Ses moines ont vu se succéder des adversaires dont la science quelquefois pouvait riposter à la leur, dont l'édu-

20 – cf. Dom Guy-Marie Oury, *Dom Guéranger, Moine au cœur de l'Église*, Éditions de Solesmes 2001, p.404

21 – Dom Le Méhauté, *La spiritualité du chant grégorien*, conférence donnée à la session d'été de la Schola Saint Grégoire, à Montligeon en juillet 1998.

cation artistique pouvait contredire leur esthétique ; ils ont vaincu par la pratique du chœur.²²

Ajoutons la réflexion, rapportée quant au sens, non quant aux mots, d'un condisciple de Dom Gajard, Dom Claude Gay. Elle a le mérite de mettre en lumière les difficultés et les priorités de la restauration grégorienne, en vue d'un chant cultuel et non pas culturel. Il disait : Il faut voir qu'il y a trois choses : la prière, la beauté et la science. Si cette dernière s'oppose aux deux premières, elle pêche gravement.

En lançant au iv^e siècle l'anathème contre le chant des clercs de l'Église qui avait fasciné un de ses moines, l'Abbé Pambon, décrit involontairement le chant monastique :

Malheur à nous, mon enfant, les temps sont proches où les moines abandonneront la nourriture solide, parole du Saint-Esprit, pour s'adonner à des hymnes et à des tons. Quelle componction, quelles larmes peuvent naître de ces tropaires, lorsqu'on se tient dans l'église ou dans sa cellule et qu'on élève la voix comme un bœuf ? Car si c'est devant Dieu que nous sommes debout, nous devons nous tenir en sa présence avec beaucoup de componction et non pas avec de grands airs. Les moines ne sont pas venus dans cette solitude pour se tenir devant Dieu en se rengorgeant, pour chanter des cantiques, rythmer des mélodies, agiter les mains et sauter d'un pied sur l'autre ; mais nous devons, dans la crainte de Dieu et dans le tremblement, dans les larmes et les gémissements, avec une voix pleine de révérence et prompte à la componction, contenue et humble, offrir nos prières à Dieu.²³

Ces paroles me confortent dans la pensée que les moines des temps anciens n'ont probablement pas interprétés le grégorien dans des styles grotesques, comme certains le prétendent aujourd'hui.

Dans son livre intitulé *Un chant nouveau pour le Seigneur*, le cardinal Joseph Ratzinger se livre à une réflexion pertinente sur l'évolution de la musique. Après avoir pris acte de l'émancipation de la culture par rapport à la foi à l'initiative des Lumières, il remarque que : « *La musique s'est scindée en deux mondes... D'un côté, la musique de la masse, qui, avec l'étiquette pop voudrait se présenter comme la musique populaire, la musique du peuple... De l'autre... une musique construite rationnellement, une musique artificielle, qui satisfait aux plus hautes exigences techniques, qui n'est guère capable de sortir d'un petit cercle élitare. Entre ces deux extrêmes nous trouvons le refuge dans l'histoire, le prolongement, de la musique antérieure à ces clivages, qui touchait l'homme dans sa globalité et qui peut encore nous toucher aujourd'hui. On serait tenté de penser que la musique sacrée trouve surtout sa place dans cet entre-deux²⁴.* »

Ces critères excluent pour la musique sacrée tant au plan de son contenu que de son interprétation, tout exhibitionnisme musical ou esthétisme recherchés comme fin en soi, de même que le seul pragmatisme pastoral visant au succès.

22 – Abbé Maurice Blanc, *L'enseignement musical de Solesmes et la prière chrétienne*, Schola Cantorum et Procure Générale de la Musique, Paris 1952, p 16.

23 – *Les sentences des Pères du désert*, 3^e recueil et tables, n°1758, p.53 – Solesmes, 1976. Ped/11-3,3

24 – Joseph Ratzinger, *Un chant nouveau pour le Seigneur*, Desclée, 1995, p. 131.

5. Humilité

Le chant grégorien né dans les cloîtres requiert une vertu bien monastique, l'humilité. La recherche de l'unité des voix manifeste le désir de l'unité des âmes. L'unisson demande de la part des chanteurs une grande abnégation, une continuelle attention à l'autre, un accueil ; en retour il ouvre à une perspective supra-naturelle, surnaturelle, l'union à un corps plus grand, l'union à l'Église, corps mystique du Christ. Le chant est un puissant moyen de cohésion pour une communauté qui veut prier ensemble. « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux. » (Mt 18, 20)

Le chantré reçoit son chant de l'Église. Cela doit se refléter dans son interprétation comme le rappelait Blandine-Dominique Berger dans l'ouvrage cité plus haut :

Une marque trop personnelle de l'actant liturgique risque de détourner l'attention sur lui et sur son interprétation plutôt que sur le sens profond de la célébration...

L'autre devant qui le liturge s'efface, ce n'est point un personnage mais celui dont il manifeste symboliquement la présence : le Christ. On comprend donc pourquoi la liturgie a toujours eu une préférence pour le chant qui unifie les voix, dépersonnalise le ton de la déclamation, crée précisément un « unisson »... L'actant doit manifester par un effacement du moi ce renvoi à l'au-delà des formes et des sons, à l'invisible. C'est ce que l'on pourrait appeler la fonction de transparence de la liturgie et, en elle, du liturge...

Un célébrant qui ne parlerait qu'en fonction de ceux qui l'écoutent ou le regardent, donc en définitive pour un public, et non point parce qu'il vit totalement ce qu'il dit et fait siennes les paroles prononcées de la même façon que les fidèles les font leurs, un tel liturge risquerait d'agir comme sur une scène... Si c'est le public qui fait l'acteur, ce n'est point l'assemblée qui fait le liturge, mais le sacrement lui-même, c'est-à-dire la réalité invisible : Dieu.²⁵

6. Beauté

La beauté est enfin un ultime critère. Rappelons à ce propos quelques lignes du discours de Benoît XVI au collège des Bernardins.

Saint Bernard de Clairvaux... qualifie la cacophonie d'un chant mal exécuté comme une chute dans la "regio dissimilitudinis", dans la "région de la dissimilitude"... L'homme qui est créé à l'image de Dieu tombe, en conséquence de son abandon de Dieu, dans la "région de la dissimilitude", dans un éloignement de Dieu où il ne Le reflète plus et où il devient ainsi non seulement dissemblable à Dieu, mais aussi à sa véritable nature d'homme. Saint Bernard... indique ici que la culture du chant est une culture de l'être et que les moines, par leurs prières et leurs chants, doivent correspondre à la grandeur de la Parole qui leur est confiée, à son impératif de réelle beauté...²⁶

25 – Blandine-Dominique Berger, *Le drame liturgique de Pâques du X^e au XIII^e siècle, Liturgie et théâtre*, Coll. Théologie historique 37, Beauchesne, Paris 1976, p. 239-241.

26 – Benoît XVI, *Au monde de la culture, Discours du Pape Benoît XVI*, Collège des Bernardins, le 12 septembre 2008.

CONCLUSION

Au milieu des bouleversements et des ruines qui nous entourent, dans l'atmosphère de terrible incertitude où nous vivons, ce dont nous avons surtout besoin, n'est-ce pas de retrouver l'amour du calme, du silence, de la paix ?

Le cardinal Ratzinger tirait une réflexion d'une parole du Mahatma Gandhi découverte sur un calendrier :

Gandhi évoque les trois milieux dans lesquels s'est développée la vie dans le cosmos et note que chacun d'eux porte une façon d'être propre. Dans la mer vivent les poissons, silencieux. Les animaux qui vivent sur la terre ferme crient, tandis que les oiseaux qui peuplent le ciel chantent. Le silence est le propre de la mer, le propre de la terre ferme, c'est le cri, le propre du ciel le chant. Mais l'homme participe des trois : il porte en soi la profondeur de la mer, le fardeau de la terre et les hauteurs du ciel. C'est pourquoi il est aussi silence, cri et chant. Aujourd'hui — ajouterais-je —, nous le voyons, il ne reste plus que le cri à l'homme sans transcendance, parce qu'il ne veut plus être que terre et qu'il tente aussi de transformer en sa terre les profondeurs de la mer et les hauteurs du ciel. La véritable liturgie, la liturgie de la communion des saints lui restitue sa totalité. Elle lui réapprend le silence et le chant en lui ouvrant les profondeurs de la mer et en lui apprenant à voler, à participer de l'être des anges. En élevant le cœur, elle fait retentir à nouveau la mélodie ensevelie. Oui, nous pouvons même dire maintenant, à l'inverse : on reconnaît la véritable liturgie à ce qu'elle nous libère de l'agir ordinaire et nous restitue la profondeur et la hauteur, le silence et le chant. On reconnaît la liturgie authentique à ce qu'elle est cosmique et non fonction du groupe. Elle chante avec les anges, elle se tait avec la profondeur du tout, en attente. Et c'est ainsi qu'elle libère la terre, qu'elle la sauve.²⁷

Silence, cri, chant, profondeur et hauteur. Dans un monde aplati, écrasé, le grégorien répond à l'attente du cœur de l'homme, à l'attente de son esprit en quête de transcendance. Loin des régions du prêt à penser, du prêt à jouir, du consommable et du jetable, il invite à l'effort en vue de ce qui dure. Sachons l'offrir dans son plus bel écrin, le mettre à la portée de tous, afin que goûté par tous, il redevienne un chant nouveau pour le Seigneur, un chant pour tous.

27 – Joseph Ratzinger *Un chant nouveau pour le Seigneur*, Desclée, 1995, p. 168-169.